

—Moins, maintenant ; mais je n'ai pu encore oublier. Assurément, mes remords sont moins vifs ; avec le temps, les plaies les plus profondes se guérissent ; peu à peu le calme s'est fait dans mon cœur. Pourtant les regrets y sont restés.

—Est-ce que tu l'aimes toujours ?

—Après vingt ans et à mon âge, ce serait ridicule. Ce que j'aime encore, c'est le souvenir que j'ai gardé et que je veux garder d'elle. Grâce à Dieu, mon cœur n'est pas resté vide, j'ai eu le bonheur de conserver quelques excellents amis comme toi, et en dehors d'eux, pour mes autres besoins d'affection, j'ai ma sœur et ma nièce, qui ont chacune leur part de ma tendresse.

—Est-ce que tu n'as plus eu aucune nouvelle de cette malheureuse Gabrielle.

—Aucune.

—N'as-tu pas fait encore des recherches pour la retrouver ?

—Comme les précédentes, elle n'ont eu aucun résultat. Il y a dans cela quelque chose d'étrange et de mystérieux qui stupéfie. On se s'explique pas, en effet, qu'une mère et son enfant puissent disparaître ainsi sans laisser derrière eux la moindre trace. Aujourd'hui, ma conviction est que la pauvre Gabrielle a quitté le garni de l'avenue de Clichy pour accomplir un acte de désespoir. Se voyant perdue, la malheureuse s'est suicidée avant de donner le jour à son enfant.

Le marquis resta silencieux. Il pensait à l'institutrice de Maximilienne. Depuis longtemps déjà, il soupçonnait celle-ci de n'être autre que Gabrielle Liénard se cachant sous le nom de madame Louise. Mais si, scrupuleux à l'excès, il s'était fait un devoir de ne point pénétrer le mystère dont s'entourait la jeune femme, il devait, à plus forte raison, ne point faire part à M. de Sisterne de ce qu'il ne pouvait présenter, d'ailleurs, que comme des suppositions quelque peu audacieuses.

Au bout d'un instant il reprit :

—Après m'avoir raconté ta douloureuse histoire, mon cher Octave, tu m'as dit quelque chose qui est également gravé dans ma mémoire.

—Ah ! que t'ai-je dit ?

—C'est une idée qui t'est venue subitement.

—Une idée ?

—Oui. Bien que tu fusses alors malheureux, pour ne pas dire désespéré, cela ne t'empêchait point de songer à l'avenir ; tu voyais même de très-loin. Je puis, je crois, répéter textuellement tes paroles. Tu m'as dit : " Si, comme je l'espère, ma nièce donne un jour tout ce qu'elle promet, elle pourrait devenir la femme de ton fils."

Tu as ajouté : " J'en suis réduit, aujourd'hui, à échafauder des projets de bonheur sur des têtes d'enfants."

—Oui, je me souviens.

—Et moi je t'ai répondu : " Ta nièce et mon fils auront l'occasion de se voir souvent ; s'ils s'aiment, je ne mettrai pas opposition à ce mariage."

—Eh bien, Edouard ?

—Eh bien, mon ami, Emmeline et Eugène étaient enfants lorsque, sans avoir pris toutefois aucun engagement, nous les avons fiancés. Ils ont grandi : depuis deux ans ils se sont vu souvent, et il est arrivé ce que le premier tu as prévu : mon fils n'est pas resté insensible devant la beauté et la grâce de mademoiselle de Valcourt et celle-ci n'a pas tardé à éprouver pour Eugène un sentiment qui est plus que de l'amitié.

—Ils s'aiment ? s'écria M. de Sisterne.

—Oui, mon cher comte, ils s'aiment et nous pouvons, dès aujourd'hui, parler sérieusement de ton idée d'autrefois.

—Ah ! Edouard, je ne veux pas te cacher ma joie ; elle est grande et complète.

—Alors, tu ne vois aucun empêchement à ce mariage ?

—Toi seul aurais pu t'opposer...

—Moi ! Pourquoi ?

—Ton immense fortune...

—Ne parlons pas de cela, je te prie, quand il s'agit du bonheur de nos enfants.

M. de Sisterne prit une des mains du marquis et la serra fortement.

—Excuse-moi, dit-il.

—Emmeline et Eugène s'aiment, reprit M. de Coulange ; c'est-ce que tu désirais, n'est-ce pas ?

—Oui.

—Eh bien, depuis plus d'un an, la marquise et moi nous le souhaitons ardemment. Ta nièce nous a tous charmés : elle est déjà une sœur pour Maximilienne, et la marquise et moi nous la considérons comme notre fille. Je suppose que madame de Valcourt pense comme toi, comme nous.

—Ma sœur ne peut vouloir que le bonheur de sa fille. Dès ce soir, je m'empresserai de lui rendre compte de notre entretien. Mais dès maintenant mon cher Edouard, je puis te donner l'assurance qu'elle partagera ma joie.

—Nous parlerons plus tard de l'époque à laquelle aura lieu le

mariage. Emmeline et Eugène sont jeunes ; si impatients qu'ils soient, ils sauront attendre six mois et même un an. Toutefois, dès que nous serons de retour à Paris, je vous ferai officiellement, à toi et à madame de Valcourt, la demande de la main d'Emmeline pour mon fils.

Le lendemain, dans l'après-midi, tout le monde était au jardin.

L'amiral et le marquis se promenaient autour de la pièce d'eau. Eugène s'était assis sur un banc à côté d'Emmeline. A quelque distance, assises également sur un banc rustique, la marquise et madame de Valcourt causaient intimement.

—Mademoiselle Emmeline, dit Eugène, madame de Valcourt a dû vous apprendre, que vous et moi, nous avons été hier le sujet d'une conversation entre votre parrain et mon père...

—Ma mère m'en a parlé ce matin, répondit Emmeline en baissant les yeux.

—Maintenant, chère Emmeline, j'ai le droit de vous parler de mon affection, je puis vous dire et vous répéter mille fois que je vous aime. Oh ! mon bonheur, à moi, est tout entier dans mon amour et le dévouement complet que je veux vous donner ; mais le vôtre, Emmeline... Croyez-vous qu'il est dans notre mariage ?

—Oui, monsieur Eugène, je le crois.

—Ainsi, vous m'aimez ! Emmeline, dites-le moi : que j'entende ce doux aveu sortir de votre bouche adorable !

—Oui, je vous aime, répondit-elle.

Et sa rougeur augmenta encore.

—Eugène, vous m'aimerez toujours ? prononça Emmeline d'une voix douce et vibrante d'émotion.

—Toujours, répondit-il ; quoiqu'il arrive, mon Emmeline, rien au monde ne pourra nous désunir ; votre bonheur sera le but de ma vie entière ; oui, je vous aimerai toujours, je vous le promets, je vous le jure ! Et vous, Emmeline, et vous ?

—Moi ? Ai-je besoin de vous faire un serment ? dit-elle d'un ton adorable ; je vous aime, Eugène, et je suis sûre de mon cœur !

Maximilienne, tenant cinq ou six roses, venait de s'arrêter devant eux.

—C'est très bien, dit-elle, d'un ton moitié gai, moitié mécontent ; mais j'ai le droit d'être un peu jalouse, car vous m'oubliez complètement. Oh ! comme ils sont égoïstes, les amoureux. Vous n'avez pas encore pensé à me remercier ; pourtant, si votre mariage est décidé, si vous êtes heureux tous les deux, c'est à moi que vous le devez.

Emmeline s'était levée.

—C'est vrai, Maximilienne, dit-elle, tu as raison, je suis ingrate, pardonne-moi.

XIII

Un soir, vers neuf heures, José Basco vint rendre visite à ses deux associés. Ceux-ci étaient toujours chez eux le soir, entre huit et dix heures. C'était une chose convenue, un rendez-vous permanent, car, en prévision d'un événement imprévu quelconque, il fallait que le Portugais fût certain de les trouver à l'heure dite.

Ce soir-là, José Basco représentait d'une façon parfaite le gentilhomme portugais dont il avait pris le nom. Il portait un habillement de soirée qui sortait évidemment de chez un des meilleurs tailleurs.

Il était venu à Montmartre dans un coupé de remise. Mais il avait quitté sa voiture dans la rue Lepic, en disant au cocher de l'attendre.

—Est-ce que vous êtes de nocce, aujourd'hui ? lui demanda Sosthène en souriant.

—Non, mais je vais en soirée chez la baronne de Valdeck, parce que je suis sûr d'y rencontrer un jeune homme dont je vous ai parlé souvent.

—Le comte de Montgarin ?

—Lui-même.

—Alors, il y a du nouveau ?

—Oui, car l'heure de m'emparer de lui est venue.

—Acceptera-t-il ?

—Je l'espère, j'y compte.

—Il est capable d'avoir des scrupules.

—Nous verrons. Dans tous les cas, on fera en sorte de les détruire.

—Ainsi, sa situation est désespérée.

—Malgré son intelligence et ses qualités exceptionnelles, le jeune écrivain s'est attaché lui-même la corde au cou ; ce que j'ai prévu est arrivé, et je suis à peu près certain que, d'ici à trois jours, le comte de Montgarin nous appartiendra corps et âme. Alors, nous nous mettrons sérieusement à l'œuvre. Nous aurons chacun notre rôle ; j'emploierai aussi quelques comparses dont le concours m'est déjà assuré. C'est une pièce de théâtre, un drame que nous allons jouer, il ne faut rien négliger pour enlever le succès.

Il resta un moment silencieux, puis se tournant brusquement vers Des Grolles :

—A propos, lui dit-il, voyez-vous toujours rouge ?

Si vous toussiez prenez le

BAUME RHUMAL